



MUSÉE D'ART
MODERNE ET
CONTEMPORAIN
SAINT-ÉTIENNE
MÉTROPOLE

DOUBLE JE

DONATION DURAND-DESSERT
& COLLECTIONS MAMC+
20 NOVEMBRE 2021 - 18 SEPTEMBRE 2022



Cette exposition des collections du MAMC+ révèle la récente donation exceptionnelle – plus de 180 œuvres et une cinquantaine d'éditions – reçue de Liliane et Michel Durand-Dessert, galeristes en activité à Paris de 1975 à 2004 et collectionneurs de renom. Déployé sur 1 000 m², l'accrochage met en dialogue la majorité de ces nouvelles pièces avec les riches fonds du Musée correspondant aux choix exemplaires de ce couple de marchands érudits et collectionneurs passionnés.

Enrichissement majeur des collections, cet événement constitue un nouvel épisode marquant dans l'histoire des donations consenties par des collectionneurs au MAMC+, comme celles de Vicky Rémy ou Ninon et François Robelin dans les années 1990. Le couple Durand-Dessert affirme avec ce généreux geste son attachement à un Musée auquel il avait déjà offert par le passé une toile de Gerhard Richter (*Crâne*, 1983) et une sculpture de Luciano Fabro (*L'Œil de Dieu*, 1969), deux chefs-d'œuvre figurant en ouverture de l'exposition. Preuve de

leur confiance, ce don s'accompagne d'un fonds d'archives relatif à l'histoire de leur galerie, ainsi que de multiples et livres d'artistes témoignant de leur activité initiale d'éditeurs sous le nom de Multiplicata.

Avec un engagement visionnaire, les Durand-Dessert ont œuvré pendant plusieurs décennies à la défense d'un pan essentiel de la création contemporaine et ce, dans une perspective avant tout européenne. Ils ont ainsi apporté un soutien fort et précoce aux scènes allemande (Beuys, Richter, Rückriem...), anglaise (Hilliard, Flanagan, Tremlett...) et italienne (Boetti, Kounellis, Merz...), sans négliger pour autant le contexte français (Lavie, Tatak, Garouste...). Leur regard aiguisé et singulier sur l'art de leur temps a permis de rassembler une magnifique collection personnelle, aussi ouverte qu'exigeante. Nombre d'artistes qu'ils ont promus se trouvent conservés au MAMC+, et certaines de leurs pièces ont été régulièrement acquises auprès de leur galerie. Aujourd'hui, leur donation d'ampleur



Gerhard Richter, *Schädel* [*Crâne*], 1983, huile sur toile, don de Liliane et Michel Durand-Dessert, 1984, Collections MAMC+. Photo : C. Piérot © Gerhard Richter



Anonyme, *Crâne*, vers XVII^e siècle, plâtre, 6,5 × 6,5 × 8,5 cm, Collections MAMC+. Photo : Yves Bresson © MAMC+.

Page précédente : **John Hilliard**, *I See a Black Light* [*Je vois une lumière noire*], 1987, encre sur toile, 230,8 × 325,8 cm, donation Liliane et Michel Durand-Dessert, 2021, Collections MAMC+. Photo : Cyrille Cauvet © Adagp, Paris 2021.

vient compléter ces ensembles, concernant Cadere, Burgin, Morellet, Rutault ou Verjux, tout en intégrant des artistes jusqu'alors non représentés : Brauntuch, Hilliard, Paolini, Wegman...

À travers neuf salles, chacune placée sous les auspices d'une des neuf Muses de la mythologie grecque, le parcours de l'exposition propose des regards croisés entre différents courants et une cinquantaine d'artistes, de l'Arte Povera à la photographie plasticienne, en passant par l'art conceptuel et l'abstraction radicale. Reflet de multiples disciplines (peinture, sculpture, installation, photographie, dessin et gravure, livre et art postal), cette sélection d'œuvres, unies pour beaucoup d'entre elles par la figure du double, dresse un bilan éclairant de la création des années 1960 aux années 1990.

Au cœur du parcours de l'exposition, une salle est dédiée à l'autre grande passion des Durand-Dessert, celle qu'ils nourrissent pour les objets

ethnographiques depuis la décennie 1980. Le MAMC+ met à l'honneur quarante-cinq œuvres d'art précolombien, inédites pour la plupart, dans une exposition-dossier rendant hommage à la curiosité des deux collectionneurs. Relevant d'un goût esthétique sûr et de connaissances profondes, ces œuvres sont une véritable ode à l'art olmèque.

Enfin, deux salles prolongent l'exposition autour d'un focus sur les fonds photographiques du Musée. La première se penche sur la question de la photographie anonyme et amateur, telle qu'interrogée par des artistes comme Christian Boltanski et Hans-Peter Feldmann, tandis que la seconde s'intéresse à la notion d'objectivité par un rapprochement du français Patrick Tosani avec les représentants de l'École de Düsseldorf.

Alexandre Quoi, Commissaire de l'exposition, responsable du département scientifique du MAMC+



Yves Oppenheim, *Portrait de GT*, 1987, acrylique sur toile, 100 × 162 cm, donation Liliane et Michel Durand-Dessert, 2021, collection MAMC+. Photo : Cyrille Cauvet © Adagp, Paris 2021.

ARTISTES PRÉSENTÉS

Carel Balth

Joseph Beuys

Alighiero Boetti

Christian Boltanski

Troy Brauntuch

Marcel Broodthaers

Victor Burgin

André Cadere

Alan Charlton

Gérard Collin-Thiébaud

Hanne Darboven

Luciano Fabro

Helmut Federle

Hans-Peter Feldmann

Barry Flanagan

Gérard Garouste

John Hilliard

Jannis Kounellis

Bertrand Lavier

Lefevre Jean Claude

Jean Le Gac

Mario Merz

Annette Messenger

Jacques Monory

François Morellet

Yves Oppenheim

Giulio Paolini

Michel Parmentier

Pino Pascali

Michelangelo Pistoletto

Bernard Rancillac

Gerhard Richter

Ulrich Rückriem

Claude Rutault

Fred Sandback

Djamel Tatah

Patrick Tosani

David Tremlett

Lee Ufan

Ger van Elk

Michel Verjux

Jan Vercruysse

Andy Warhol

William Wegman

...

En gras, les donations.

SALLES & MUSES

Salle 1 - Arte Povera & Histoire

Clio, Muse de l'histoire

Salle 2 - Abstraction & Figuration

Polymnie, Muse des chants nuptiaux et de deuil et de la pantomime

Salle 3 - Figuration & Abstraction

Erato, Muse de la poésie lyrique et chorale

Salle 4 - Dessin & Sculpture

Uranie, Muse de l'astronomie

Salle 5 - Art conceptuel & Mail Art

Calliope, Muse de l'éloquence et de l'épopée

Salle 6 - Art précolombien & Victor Brauner

Melpomène, Muse de la tragédie

Salle 7 - Image & Volume

Terpsichore, Muse de la danse et de la poésie légère

Salle 8 - Peinture & Abstraction radicale

Euterpe, Muse de la danse et de la poésie amoureuse

Salle 9 - Pop art & Figuration narrative

Thalie, Muse de la comédie

Salle 10 - Focus photographie

Photo anonyme & amateur

Salle 11 - Focus photographie

Une école de l'objectivité ?

PARCOURS DE L'EXPOSITION

Salle 1 - Arte Povera & Histoire

Clio, Muse de l'histoire

Installé à Milan en 1958, Luciano Fabro débute comme peintre avant de s'essayer à de nombreux matériaux et modes d'expression. Découvrant les productions de Piero Manzoni, d'Yves Klein et surtout de Lucio Fontana, il oriente rapidement ses premières œuvres vers l'expérimentation physique de l'espace et interroge les notions de temps, d'espace réel et concret. Associé aux artistes de l'Arte Povera dès 1967, il poursuit ses recherches sur la perception en utilisant un langage formel aux connotations tant sociales que poétiques, voire cosmiques.

Occhio di dio (L'Œil de Dieu) est composé d'un triangle en acajou poli reposant sur des faisceaux de baguettes dorées groupées

de façon à dessiner des pointes dans le prolongement de ses trois extrémités. L'iconographie rappelle celle du Saint-Esprit dans la religion catholique. L'image créée, par sa parfaite symétrie et par le recours à un motif primitif, devient le lieu de passage vers un état cosmique à caractère sacré.

Liliane et Michel Durand-Dessert furent très engagés dans la reconnaissance des artistes de l'Arte Povera comme Luciano Fabro, Mario Merz et Giuseppe Penone. Souhaitant voir leurs créations entrer dans les musées, ils firent don, en 1988, de *L'Œil de Dieu* de Fabro au musée de Saint-Étienne.



Luciano Fabro, *Occhio di Dio [L'Œil de Dieu]*, 1969, triangle de bois et baguettes de bois doré, 180 × 180 cm, don de Liliane et Michel Durand-Dessert, 1988, Collections MAMC+. Photo : Cyrille Cauvet © Adagp, Paris 2021.

Salle 2 - Abstraction & Figuration

Polymnie, Muse des chants nuptiaux et de deuil et de la pantomime

Formé à l'École des Beaux-Arts de Saint-Étienne, Djamel Tatah obtient en 1999 sa première exposition personnelle à Paris à la galerie Durand-Dessert. De grand format et souvent agencées en polyptyque, ses toiles s'élaborent à partir de photographies représentant des proches saisis dans des postures simples, qu'il transforme par montage numérique, projette à échelle humaine et reproduit sur des fonds colorés. Ce processus formule une synthèse entre la recherche minimaliste et abstraite sur la couleur des modernistes américains, et les grandes figures sobres de la peinture classique.

Ce diptyque appartient à un ensemble d'une vingtaine d'œuvres aux thématiques diverses (urbaine, politique et religieuse), réalisées

pour son exposition personnelle au MAMC+ en 2014. La disposition des trois figures fait référence à une scène de déploration du Christ, thème traditionnel de la peinture religieuse en Occident, s'inspirant ici de *La Lamentation sur le Christ mort* (1657-1658) de Nicolas Poussin. D'un jaune sourd, l'arrière-plan central des deux panneaux rappelle lui le traitement à la feuille d'or de la célèbre *Pietà de Villeneuve-lès-Avignon* (1455-1460) peinte par Enguerrand Quarton. À travers cette composition, Tatah poursuit une méditation philosophique sur le salut de l'homme via une vision tragique du monde, où la solitude, la chute et la mort sont omniprésentes.



Djamel Tatah, *Sans titre*, 2013, huile et cire de carnauba sur toile, 250 × 400 cm, achat réalisé avec l'aide du Fonds Régional d'Acquisition pour les Musées, cofinancé par l'État et la Région Auvergne-Rhône-Alpes, 2020, Collections MAMC+. Courtesy galerie Poggi, Paris © Adagp, Paris 2021

Salle 3 - Figuration & Abstraction

Erato, Muse de poésie lyrique et chorale

Dans les années 1980, John Hilliard s'intéresse aux dispositifs perceptifs liés à la photographie en se concentrant sur la figure du double et ses implications psychosociales. Il privilégie des compositions en diptyques pour confronter des images semblables, mais traitées différemment, intégrant ainsi une dualité dans les représentations. Ses grands formats, qui rivalisent avec la peinture, utilisent une technique d'impression à l'encre sur toile.

I See a Black Light représente deux figures de sexe indéterminé, placées dans un espace non défini et habillées de la tête aux pieds d'un bas. Tel un fantôme et son ombre, elles apparaissent comme des versions négatives et positives l'une de l'autre, et se joignent où les faisceaux de lumière de leurs torches

se rencontrent. L'œuvre a été imprimée en violet, car cette couleur se rapproche de la lumière ultraviolette et de la lumière noire, à laquelle le titre fait référence. Ce choix n'est pas anodin, car la lumière UV est invisible à l'œil humain, de même qu'une lumière noire est en soi une contradiction, car elle n'éclaire rien. La structure en diptyque vient encore accroître le contraste entre l'ombre et la lumière. John Hilliard se rapproche ici de l'atmosphère du film noir ou du roman-photo, en faisant baigner ses scènes dans une atmosphère froide et mystérieuse.



John Hilliard, *I See a Black Light* [*Je vois une lumière noire*], 1987, encre sur toile, 230,8 × 325,8 cm, donation Liliane et Michel Durand-Dessert, 2021, Collections MAMC+. Photo : Cyrille Cauvet © Adagp, Paris 2021

Salle 4 - Dessin & Sculpture

Uranie, Muse de l'astronomie

Pour David Tremlett, «le langage des communications ne peut conduire qu'à une expérience totale réduisant sa propre présence dans la mémoire à une trace minimale, parfois juste un signe visuel.» Cette synthèse de l'expérience ne s'exprime pas seulement pour l'artiste par l'essence du trait, mais aussi via l'association des mots aux choses, de l'idée à l'image, qu'opère le langage. Ces mots peuvent accompagner les dessins en indiquant le lieu, voire se substituer au dessin en devenant l'objet de l'œuvre.

Ainsi de l'œuvre *Sans titre* de 1992, où l'aspect lisse et quasi sculptural de deux mots anglais, *LOW* et *RELIEF* [BAS et RELIEF], leur confère un aspect schématique proche

du pictogramme. Ce qui se retrouve dans la sérigraphie *Plans* de 1999, qui consigne quatre formes architectoniques relevées par l'artiste. Ces dessins font implicitement référence aux séries des « Wall drawings » [« dessins muraux »] qu'entame Tremlett à partir des années 1980. Cette pratique graphique éphémère s'effectue sur des bâtiments en ruine, puis in situ dans des architectures à l'exemple de la galerie Durand-Dessert en 1987. Le dialogue généré entre les formes et les couleurs affecte la perception que les spectateurs ont de l'espace, et permet d'ancrer dans le temps l'expérience du monde.



David Tremlett, *Sans titre*, 1992, sérigraphie, 71 × 70 cm, donation Liliane et Michel Durand-Dessert, 2021, Collections MAMC+. Photo : Cyrille Cauvet © Adagp, Paris 2021

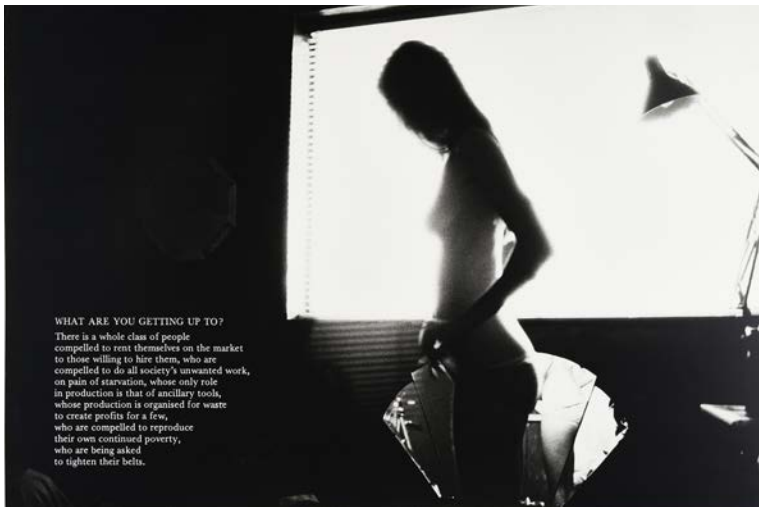
Salle 5 - Art conceptuel & Mail Art

Calliope, Muse de l'éloquence et de l'épopée

Dans la série «UK 76», Victor Burgin questionne la fiction de l'identité nationale britannique par la critique du conditionnement social et des rapports de pouvoir entretenus par les mass médias. Ce projet, né d'une commande gouvernementale, fut détourné par l'artiste en un documentaire social par l'ajout de légendes sur les onze photographies noir et blanc. Ces courts textes, qui empruntent la rhétorique publicitaire et les conventions graphiques des magazines, influencent la lecture des images. Par exemple, le message de l'une d'elles, qui est une incitation à prendre de longues vacances, entre en conflit avec la représentation de logements sociaux. Cet écart entre le monde imaginaire et consumériste de la publicité avec celui du réel partagé par la plupart des Britanniques rend compte d'un moment décisif

dans l'histoire du pays. L'année 1976 voit notamment la démission du Premier ministre Harold Wilson, la montée de l'inflation et l'émergence du punk dans la société.

Avec l'intention de révéler comment l'idéologie dominante fonctionne à travers la représentation, Burgin suggère que, comme un texte, une image doit être interprétée comme un « complexe de signes utilisés pour communiquer un message ». Dans ses œuvres, il appartient au spectateur-lecteur d'interroger les idéologies qui occupent cet espace incertain entre le texte et l'image.



Victor Burgin, UK 76 (détail), 1976, tirage noir et blanc collé sur isorel, 89 × 129,5 cm, donation Liliane et Michel Durand-Dessert, 2021, Collections MAMC+. Photo : Cyrille Cauvet © Adagp, Paris 2021

Salle 6 - Art précolombien & Victor Brauner

Melpomène, Muse de la tragédie

En 1962 se tenait une exposition des « Civilisations du Mexique avant la conquête espagnole » au musée d'Art et d'Industrie de Saint-Étienne. Maurice Allemand, le conservateur pugnace et visionnaire du musée ligérien, n'avait alors pas ménagé ses efforts pour faire venir de la capitale quelque cent soixante-dix objets, dont certains obtenus auprès de prestigieux prêteurs tels que Christian Zervos, Charles Ratton, Tristan Tzara et André Breton. Soixante ans plus tard, c'est un nouvel éclairage sur les civilisations sud-américaines qu'offre le MAMC+ grâce à l'admirable collection d'art précolombien rassemblée par Liliane et Michel Durand-Dessert.

Réunissant des pièces d'exception, leur collection est résolument tournée vers la

statuaire, en raison d'une fascination commune pour la multiplicité des représentations du corps. Véritable ode à l'art olmèque, cette sélection de quarante-cinq œuvres restitue l'extraordinaire originalité créatrice de cette civilisation, considérée comme la mère des sociétés mésoaméricaines. Déployée le long du golfe du Mexique, la civilisation olmèque (1600-400 av. J.-C.) a précédé les cultures mayas, aztèques, toltèques ou huastèques et son esthétique inaugurale a largement marqué de son empreinte les productions artistiques ultérieures.

Masques anthropozoomorphes, bestiaire sculpté et « baby faces » allient la perfection formelle à la force évocatrice, la géométrie à l'énergie expressive.



Personnage debout, Olmèque, Mexique, 900-600 av. J.-C., jadéite verte pâle tachetée et translucide, 13 × 4,8 × 2,4 cm, Collection Liliane et Michel Durand-Dessert.



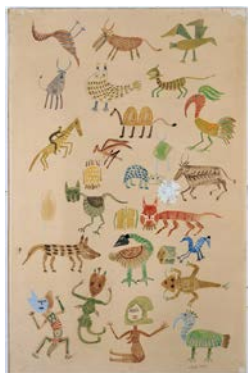
Masque en mosaïque représentant le portrait d'un souverain, Maya, Guatemala, 600-900, tesselles de listwanite verte tachetée avec incrustations de coquillage et d'obsidienne, 13,4 × 15,3 × 7,4 cm, Collection Liliane et Michel Durand-Dessert. Photos : Michel Gurfinkel, courtesy Liliane et Michel Durand-Dessert.

Salle 6 - Victor Brauner & Art précolombien

Melpomène, Muse de la tragédie

Grâce au legs de Jacqueline Brauner en 1987, le MAMC+ dispose d'un exceptionnel fonds de plus de 3 000 œuvres de Victor Brauner, peintre surréaliste d'origine roumaine. Grand collectionneur d'arts africain et océanien, son œuvre se nourrit des mythologies, des iconographies et des styles des arts premiers. Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, son univers rencontre celui des civilisations précolombiennes. L'Europe en découvre alors les œuvres rapportées par les artistes surréalistes, réfugiés en Amérique latine durant la guerre. Victor Brauner se passionne pour ces pièces à l'esthétique inédite et entretient des échanges avec Laurette Séjourné, l'archéologue qui fouilla le site de Teotihuacan, et le poète Benjamin Péret fasciné par la civilisation maya. Influencé par les *codex mayas*, le style de Victor Brauner évolue après 1945. Il dessine avec un

trait précis des figures complexes emplies de motifs décoratifs ou symboliques. Sans profondeur, elles se tiennent souvent de profil. Mêlant les figures humaines et animales, ces êtres hybrides rejoignent le panthéon personnel de l'artiste qui considère l'art comme un moyen d'intercession avec des réalités supérieures. En puisant dans l'iconographie précolombienne, il en réinterprète les images, notamment celle des divinités comme le dieu serpent Quetzalcóatl et le dieu solaire Toniatih. Plus qu'une simple influence, c'est une véritable collaboration que Victor Brauner noue avec ces civilisations.



Victor Brauner, *Sans titre*, 23. VII. 1962, 1962, pinceau et gouache sur papier, 99,6 × 64,7 cm, Legs Jacqueline Victor-Brauner, 1987, Collections MAMC+. Photo : Yves Bresson © Adagp, Paris 2021

Victor Brauner, *Sans titre*, 1948, pinceau et gouache sur papier, 26,5 x 20,5 cm, Legs Jacqueline Victor-Brauner, 1987, Collections MAMC+. Photo : Yves Bresson © Adagp, Paris 2021

Salle 7 - Image & Volume

Terpsichore, Muse de la danse et de la poésie légère

L'œuvre *Line I*, de la série des « Light-Photoworks », correspond à un travail d'enregistrement du passage d'une lumière naturelle à une lumière artificielle entamé à la fin des années 1970 par l'artiste néerlandais Carel Balth. Lors de son exposition à la galerie Durand-Dessert en 1976, Balth écrivait : « La photographie par elle-même fonctionne avec le dessin de la lumière ; moi je dessine avec un autre type de lumière, une seconde image dans le travail. » Pour ce faire, il a défini un protocole : sont prises au cours d'une journée quatre photographies de la projection d'une lumière artificielle sur des pans de murs dont la source peut être visible ou invisible.

La présentation des quatre images sur un même

support synthétise le spectre temporel de la disparition du jour, sur lequel prend le dessus la lumière artificielle. Dans l'obscurité, la forme lumineuse devient l'unique signe de la présence du mur. Cette substitution du visible par la variation de ses formes est également d'ordre matériel, car l'image photographiée transite entre un état immatériel et un état matériel. À travers l'expérimentation des limites du médium photographique, Carel Balth questionne la nature du visible entre la réalité et l'abstraction.



Carel Balth, *Line I [Ligne I]*, 1977, tirages photographiques contrecollés sur métal, 91,5 × 120,7 cm, donation Liliane et Michel Durand-Dessert, 2021, Collections MAMC+. Photo : Cyrille Cauvet © Adago, Paris 2021

Salle 8 - Peinture & Abstraction radicale

Euterpe, Muse de la danse et de la poésie amoureuse

Présent au salon de la Jeune Peinture à Paris, en 1966, Michel Parmentier expose aux côtés de Daniel Buren, Olivier Mosset et Niele Toroni sous l'appellation BMPT, les initiales de leurs noms. Les quatre artistes ne souhaitent pas alors fonder un mouvement pictural, mais manifester une posture radicale dont le but est de démystifier l'art. À travers le degré de réduction extrême du langage pictural, ils abandonnent toute sensibilité et refusent de communiquer le moindre message. Chacun des artistes produit alors des peintures à partir de la répétition systématique d'une forme ou d'un geste à l'image des bandes chez Michel Parmentier.

En 1972, ce dernier décrit ainsi sa démarche : « J'ai peint, de 1965 à 1968, des bandes horizontales, de couleur unique, de 38 cm de largeur, qui alternaient avec les bandes (de mêmes dimensions, blanches) de la toile protégée de la projection de peinture (bombe ou pistolet) par un pliage préalable, puis rendues apparentes par le dépliage. Ce travail fut strictement répété de 1965 à 1968, la couleur ne changeant pas arbitrairement d'une année sur l'autre que pour ne pas se charger d'une signification préférentielle ou symbolique. Cette description dit tout du produit-peinture dont je fus l'auteur. »



Michel Parmentier, *Sans titre*, 1968, peinture projetée sur toile libre, 245 × 232,5 cm, achat à la galerie Durand-Dessert, 1977, Collections MAMC+. Photo : Cyrille Cauvet © Adagp, Paris 2021

Salle 9 - Pop Art & Figuration narrative

Thalie, Muse de la comédie

« J'ai compris alors que j'étais un animal politique, pas un chroniqueur mondain ! » Par cette phrase, Bernard Rancillac se positionne à rebours de la médiatisation de l'image favorisée par le travail des journalistes et des photographes de son époque. Car selon lui « le peintre a le temps pour lui, le temps de s'enfoncer dans la chair du temps. Cela s'appelle l'histoire. »

Cette éthique revendiquée laisse transparaître les enjeux plastiques et politiques sous-jacents à son œuvre, qui se retrouvent dans les quatre portraits sérigraphiés en couleur de Mehdi Ben Barka (1920-1965).

Rancillac les réalise un an après la disparition mystérieuse de l'homme politique marocain, survenue le 29 octobre 1965 alors qu'il se

rendait à la brasserie Lipp à Paris. L'assassinat de Ben Barka, opposant au roi Hassan II et défenseur des libertés du peuple marocain, demeure encore aujourd'hui controversé et l'affaire a donné lieu à de nombreux films et documentaires. Par ses portraits, Rancillac sacralise et immortalise la figure de Mehdi Ben Barka en lui accordant un statut d'icône dans une composition en polyptyque de tableaux identiques aux tonalités pop. Il ancre ainsi l'événement éphémère de l'actualité dans le temps long de l'histoire.



Bernard Rancillac, *Ben Barka Present/Absent* [Présent / Absent], 1966, sérigraphie sur toile, 92,6 × 76,4 × 1,8 cm, donation Liliane et Michel Durand-Dessert, 2021, Collections MAMC+. Photo : Cyrille Cauvet © Adagp, Paris 2021

Salle 10 - Focus photographie

Photo anonyme & amateur

La photographie amateur est mobilisée dès 1969 par Christian Boltanski dans un projet de tentative de reconstitution de son passé, sorte d'autobiographie fictive où s'entrecroisent mémoires individuelle et collective. Rejoignant les analyses du sociologue Pierre Bourdieu sur les usages sociaux de la photographie, définie comme « un art moyen », Boltanski entend « montrer que la photo ment, qu'elle ne dit pas la réalité mais des codes culturels. »

Son œuvre majeure *L'Album de la famille D.* est présentée en 1972 à la documenta 5 à Cassel dans la section des « Mythologies individuelles ». Elle est emblématique de cette expression inventée par Harald Szeemann pour désigner l'inclination des artistes de l'époque à mener

une quête de l'identité, à mettre en jeu l'intime et le souvenir.

Ici, Boltanski reproduit et tente de reconstituer chronologiquement des dizaines de clichés encadrés d'un album de famille confié par un ami de l'artiste, le futur galeriste Michel Durand. Il accorde à la photographie amateur une présence murale digne de celle de la peinture et conçoit un type d'installation monumental, témoin de multiples influences formelles. Celles notamment d'Andy Warhol et de Gilbert & George, que Boltanski côtoie à la galerie Sonnabend à Paris, où *L'Album de la famille D.* a été exposé la première fois.



Christian Boltanski, *L'Album de la famille D.*, 1971, 150 photographies noir et blanc encadrées de fer blanc, 220 × 450 cm, achat, 1983, collection Institut d'art contemporain, Rhône-Alpes, dépôt au MAMC+, 1991. Photo : Yves Bresson © Adagp, Paris 2021

Salle 11 - Focus photographie

Une école de l'objectivité ?

Le photographe Patrick Tosani questionne les potentialités et les limites du médium photographique au prisme des notions d'espace et d'échelle. Son travail en série consacré à des objets communs ou à certaines parties du corps humain se fonde sur les mêmes caractéristiques : le fond neutre et décontextualisé, l'éclairage accentué, le cadrage rapproché et le grand format participent respectivement à révéler les détails et à monumentaliser ce qui est photographié.

La série des *Ongles* correspond à la première introduction du corps humain dans le travail de l'artiste. Il procède ici à une fragmentation du corps humain dont l'échelle de perception est disproportionnée par le cadrage.

En procédant ainsi, l'artiste utilise l'effet de mise à distance de la photographie par

l'expérience d'une proximité nouvelle avec l'élément photographié. Le passage de l'objet à son image, et inversement, caractérise la démarche de Patrick Tosani qui considère la photographie « autant comme un matériau que comme une approche mentale. » Cette présence révélée et incarnée de l'objet, soustrait de son environnement pour être transcrit dans l'espace photographique, engendre de fait un processus d'objectivation du réel. Cette problématique de « l'objectivité », traversant l'histoire de la photographie, a été reposée dans les années 1980 par un ensemble de photographes dont Patrick Tosani fait partie.



Patrick Tosani, *Ongle n° 6* et *Ongle n° 17*, 1990, tirée de la série « Ongles », Cibachromes contrecollés sur aluminium, 120 × 120 cm (chacun), donation Liliane et Michel Durand-Dessert, 2021, Collections MAMC+. Photo : Cyrille Cauvet © Adagp, Paris 2021

PROGRAMMATION CULTURELLE

CONFÉRENCE AVEC LES AMIS DU MUSÉE

« *De l'amateur à l'artiste, une brève histoire de la photographie* »

Lundi 6 décembre à 18h30 avec Alexandre Quoi, responsable du département scientifique du MAMC+.

Cette conférence propose une traversée dans l'histoire de la photographie, de la naissance du médium au XIX^e siècle jusqu'à ses pratiques artistiques contemporaines. Le focus de deux salles consacrées à la photographie en conclusion du parcours des collections du Musée invitera, en particulier, à considérer les relations fécondes entre approches amateurs et artistiques, et à revenir ainsi sur le processus de légitimation artistique de la photographie.



Anonyme, *Photomontage de chaîne et pignons*, novembre 1931, papier baryté au gélatino-argentique, 17,5 x 23,5 cm, Éditeur : Paul-Martial, Paris, achat réalisé avec l'aide du Fonds Régional d'Acquisition pour les Musées, cofinancé par l'État et la Région Rhône-Alpes, 2007, Collections MAMC+. Photo : Yves Bresson © Adagp, Paris 2021

LILIANE ET MICHEL DURAND-DESSERT

Liliane et Michel Durand-Dessert sont collectionneurs et anciens galeristes. Le couple s'est rencontré en 1972 par l'entremise du peintre Bernard Rancillac. Diplômé d'HEC, Michel Durand travaille d'abord dans le commerce et la publicité. En 1975, il s'inscrit à l'École Pratique des Hautes Études à Paris, où il suit les cours de Raymonde Moulin sur le marché de l'art et débute un travail sous la direction de Hubert Damish sur les dessins humoristiques de Marcel Duchamp. Sa thèse, intitulée *Duchamp M'harcèle*, aura pour rapporteurs Roland Barthes et Christian Metz. Liliane Dessert, quant à elle, est agrégée et a enseigné la Littérature française à l'Université de Nancy II, où elle a soutenu une thèse de doctorat, *La guerre sainte. Lautréamont et Isidore Ducasse. Lecture des chants de Maldoror*, publiée en 1991.

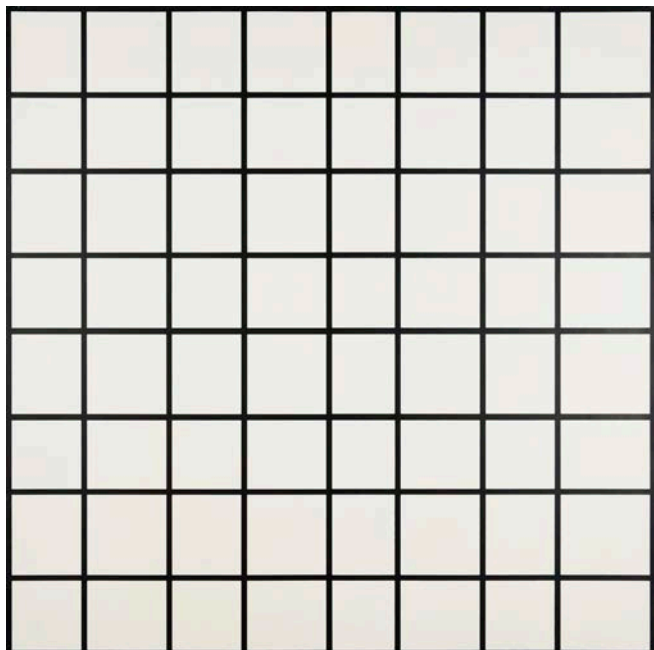
Les Durand-Dessert éditent d'abord avec la maison d'édition Multiplicata une série de livres d'artistes confiés à Vito Acconci, Christian Boltanski, Marcel Broodthaers, Daniel Buren et Jean Le Gac. En 1975, ils ouvrent leur galerie à Paris où seront organisées jusqu'en 2004 plus de deux cents expositions dans les espaces successifs de la rue de Montmorency, de la rue des Haudriettes puis de la rue de Lappe.

À partir des années 1980, Liliane et Michel Durand-Dessert commencent à nourrir parallèlement une passion pour les œuvres d'art primitif. Leur curiosité les conduit à s'intéresser à de nombreuses civilisations issues de différents continents pour constituer une collection de référence.

En 2004, le musée de Grenoble organise à partir de cette double collection l'exposition « L'Art au futur antérieur. Liliane et Michel Durand-Dessert » comportant deux volets accompagnés de catalogues distincts : le premier, « L'engagement d'une galerie, 1975-2004 » présentait en cent trente œuvres les jalons de leur activité de galeristes, tandis que le second, « Un autre regard », était consacré à leur collection d'arts primitifs avec des objets d'Afrique, d'Indonésie, de l'Asie archaïque et de l'Amérique précolombienne. Le couple fait ensuite paraître d'autres ouvrages, dont *Sculptures Africaines dans la collection Durand-Dessert. Fragments du Vivant* (Paris, 5 Continents, 2008) et *Himalayas. Arts & Shamans*, 2 volumes (Paris, LMDD, 2009 et 2011).

À droite : Liliane et Michel Durand-Dessert dans leur galerie parisienne, vers 1978. Photographie : Alice Springs, courtesy de Liliane et Michel Durand-Dessert.





François Morellet, *Sans titre*, 1975, sérigraphie, épreuve d'artiste, 65,3 × 65,1 cm, donation Liliane et Michel Durand-Dessert, 2021, Collections MAMC+. Photo : Cyrille Cauvet © Adagp, Paris 2021

David Tremlett, *Sans titre*, 1992, tapisserie d'Aubusson, 74 × 397,5 cm (chaque panneau), donation Liliane et Michel Durand-Dessert, 2021, Collections MAMC+. Photo : Marie Applagnat © Adagp, Paris 2021



Ger van Elk, *Western Stylemasters*, 1991, sérigraphie couleur, 115 × 90,3 cm, donation Liliane et Michel Durand-Dessert, 2021, Collections MAMC+. Photo : Cyrille Cauvet © Adagp, Paris 2021

Gérard Garouste, *Sans titre*, 1990-1991, fer forgé et terre cuite, 69 × 81 × 14 cm, donation Liliane et Michel Durand-Dessert, 2021, Collections MAMC+. Photo : Cyrille Cauvet © Adagp, Paris 2021

LES VISITES

Visite découverte de l'exposition

Chaque mercredi, samedi et dimanche à 16h.
Pendant les vacances scolaires, les lundis, jeudis, vendredis et dimanches à 16h.
Ce parcours accompagne le visiteur dans sa découverte des grandes figures de collectionneurs que sont Liliane et Michel Durand-Dessert. Il permet de saisir les liens étroits qu'ils ont développés avec le Musée durant plusieurs décennies, dont l'un des plus manifestes aboutissements est cette magnifique donation.

Durée : 1h15 – Tarif : PT 8,50 €, TR 6,50 €

VISITES GUIDÉES EN ANGLAIS

Sur réservation.

Public adulte à partir de 2 personnes.

Durée 1h15 – Tarif : PT 8,50 €, TR 6,50 €.

VISITES GUIDÉES EN LANGUE DES SIGNES FRANÇAISE

Sur réservation.

Public adulte à partir de 2 personnes.

Durée 1h15 – Tarif : PT 8,50 €, TR 6,50 €.

LES FOCUS

Le 20 janvier à 13h : *La citation*

Le 17 février à 13h : Le dévoilement

Le 17 mars à 13h : *La grille*

Une expo/un café ? Un jeudi par mois, offrez-vous une parenthèse pendant la pause méridienne ! En moins d'une heure, le Musée vous propose une découverte flash des œuvres ou thématiques clés de l'exposition « Double Je » accompagnée d'une boisson chaude.

Durée : 45 min. – Tarif : PT 8,50 €, TR 6,50 €.

JEUNE PUBLIC & FAMILLES

À ma hauteur !

Dimanche matin à 11h.

Regarder les œuvres, discuter, réfléchir, poser des questions... : tous les dimanches matins, ces parcours entièrement dédiés aux enfants leur font percevoir les mystères de la création.

À partir de 6 ans – Durée : 1h – Gratuit.

EN FAMILLE

Mercredi et samedi à 16h pendant les vacances scolaires.

Ces visites offrent une approche intergénérationnelle des expositions et un partage autour des œuvres. Selon l'exposition, elles se déclinent et peuvent être tour à tour classiques, contées, tactiles, sonores, littéraires ou ponctuées de manipulations et de créativité : des découvertes inédites pour toutes les envies et pour tous les âges.

Âge conseillé : à partir de 6 ans.

Durée : 1h15 – Tarif : PT 8,50 €, TR 6,50 €, gratuit pour les enfants. Offre « Famille » 12 € pour 2 adultes + 1 à 4 enfants

LE 1^{ER} DIMANCHE DU MOIS

Chaque premier dimanche du mois, le Musée est gratuit. Profitez de cette journée pour découvrir l'exposition.

Visite enfants à 11h.

Visites familles à 14h30 et 16h.

Visites adultes à 14h30 et 16h.

LES ATELIERS DE PRATIQUE ARTISTIQUE

Le Musée devient un temps le terrain d'expérimentation des enfants. Les ateliers plastiques permettent au jeune public d'explorer différentes notions – matières, gestes, assemblages – et techniques à l'œuvre dans les expositions.

LES ATELIERS DES VACANCES

Pour les enfants de 4 à 6 ans :
les 22, 23, 24 décembre, 9h-12h
les 16, 17 et 18 février, 9h-12h
les 20, 21 et 22 avril, 9h-12h
Durée : stages de 3 séances (3×3h) – Tarif : 36 €

Pour les enfants de 7 à 10 ans :
les 30 et 31 décembre, 9h-12h et 14h-17h
les 28 et 29 avril, 9h-12h et 14h-17h
Durée : stage de 2 jours / 4 séances (4×3h) – Tarif : 48 €
Achetez votre billet en ligne sur mamc-saint-etienne.fr

LES VISITES-ATELIERS

Manipuler des matériaux et des objets, apprendre à regarder des œuvres : un samedi par mois, une expérience amusante pour découvrir les expositions et développer sa créativité. Chaque trimestre, un thème différent est à l'honneur et de septembre à décembre, place aux déclinaisons autour de la sculpture.

Pour les enfants de 7 à 10 ans :
Les samedis 11 décembre, 8 janvier, 12 février, 12 mars, 9 avril, 14 mai, 11 juin, 9 juillet et 13 août de 10h à 12h.
Durée : 2h – Tarif : 5 €

L'ACCUEIL DES GROUPES

Renseignements et réservations auprès du service Accueil et développement des publics : mamc.reservation@saint-etienne-metropole.fr / 04 77 79 52 52.
Jauge et conditions déterminées en fonction de l'évolution des conditions sanitaires.

LES GROUPES CONSTITUÉS

Visites découvertes proposées durant toute la durée de l'exposition.

LE PUBLIC SCOLAIRE ET HORS TEMPS SCOLAIRE

Le Musée propose des visites et ateliers pour les groupes scolaires, hors temps scolaires et les établissements spécialisés.
À partir de 3 ans/PSM

LE MUSÉE EN PRIVÉ

Si vous souhaitez découvrir l'exposition à d'autres horaires que ceux proposés, le musée organise votre visite en journée comme en soirée.

LA MÉDIATION EN LIGNE

Le musée se découvre aussi en ligne, à travers le blog sur notre site web et nos réseaux sociaux.
Retrouvez les parcours, zooms et défis imaginés par l'équipe de médiation culturelle, mais aussi des vidéos et images exclusives des coulisses de l'exposition.

INFOS PRATIQUES

MUSÉE D'ART MODERNE ET CONTEMPORAIN
DE SAINT-ÉTIENNE MÉTROPOLE

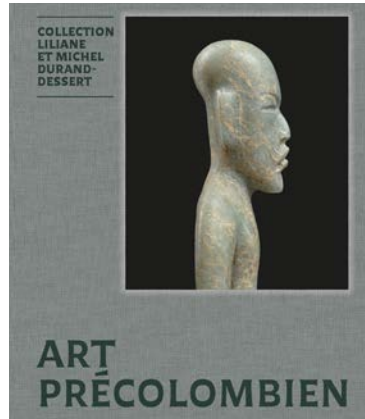
T. +33 (0)4 77 79 52 52
mamc@saint-etienne-metropole.fr

Ouvert tous les jours de 10h à 18h, sauf le mardi

SUIVEZ-NOUS



Téléchargez notre application MAMC+
gratuite sur *Appstore* et *Playstore*
Billetterie en ligne
www.mamc.saint-etienne.fr



Les catalogues de l'exposition :

Double Je. Donation Durand-Dessert & Collections MAMC+ :

Deuxième volume de la « Collection des collections », l'ouvrage *Double Je. Donation Durand Dessert & Collections MAMC+* retracera l'aventure de la galerie Durand-Dessert et l'importance de la donation faite par le couple de collectionneurs au MAMC+. Coédité avec Fabelio, édition française, 20 €. Parution : printemps 2022

Art précolombien. Collection Liliane et Michel Durand-Dessert

Liliane et Michel Durand-Dessert sont aussi, depuis le début des années 1980, des collectionneurs avisés et passionnés d'objets ethnographiques, notamment d'art précolombien. Le MAMC+ met à l'honneur quarante-cinq oeuvres dans une exposition-dossier rendant hommage à la curiosité des deux collectionneurs. Coédité avec Couleurs Contemporaines, édition française, 30 €.

LES PARTENAIRES DE L'EXPOSITION

Avec le soutien du

